





ROYAUME DE FRANCE

PARLEMENT DE PARIS

LE 15 JANVIER 1789

ETAT
DES
PAGNE

LE 15 JANVIER 1789

PARLEMENT DE PARIS



ROYAUME DE FRANCE

PARLEMENT DE PARIS

LE 15 JANVIER 1789



ROYAUME DE FRANCE

PARLEMENT DE PARIS

LE 15 JANVIER 1789



ROYAUME DE FRANCE

PARLEMENT DE PARIS

LE 15 JANVIER 1789



ROYAUME DE FRANCE







R
15893

Rare

par le duc Louis-Charles
d'Albert de Luynes

La vie espagnole au
XVII^e siècle.

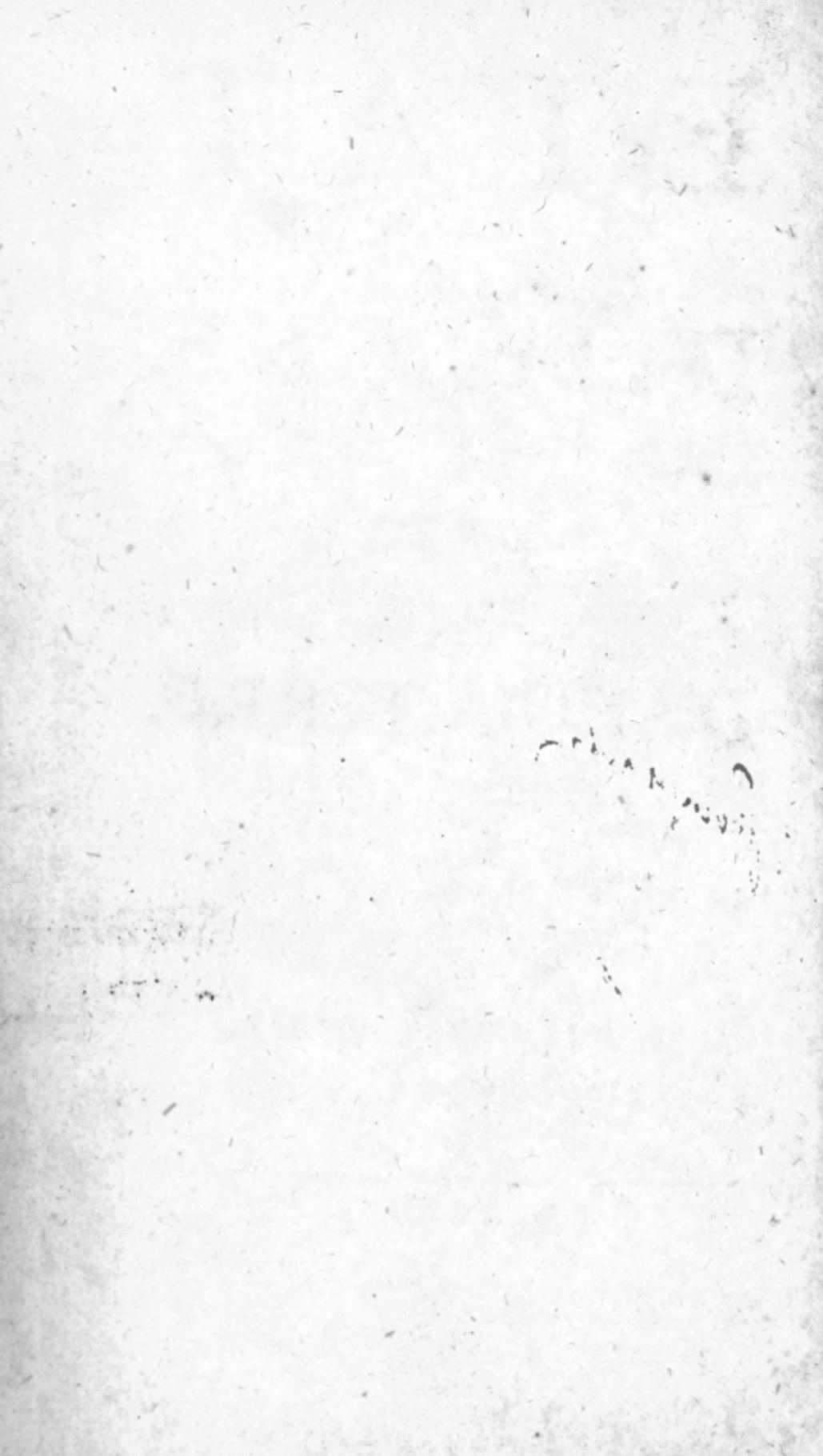
Mémoires sur les grands
d'Espagne

Paul Orssich
617 E

A-1067







É T A T

PRESENT

D'ESPAGNE,

L'origine des Grands ;

AVEC

UN VOYAGE

D'ANGLETERRE.

W. Souffley



BIB. DU DIST.
D'AMIENS.

A VILLEFRANCHE,

Chez ÉTIENNE LE VRAY, Libraire,
à la Renommée.

M. DCCXVII.

ETAT

PRESENT

D'ESPAGNE.

L'origine des Grands;

AVEC

UN VOYAGE

D'ANGLETERRE.



M. DCCXXI



E T A T
 P R E S E N T
 D' E S P A G N E.

Il suffit, Monsieur, que vous m'avez marqué que je vous ferai plaisir de vous mander ce que j'ai appris des usages particuliers de la Cour d'Espagne, du Gouvernement de son Etat, & de la vie commune des Espagnols, durant le séjour que j'ai fait à Madrid, pour m'engager à vous écrire le peu que j'en sçai, pourvû que vous trouviez bon que ce soit sans garder un ordre trop gênant, avec ma simplicité ordinaire, & selon que ma mémoire me fournira les choses dont j'ai été le témoin, ou dont j'ai été informé avec une entiere certitude.

CHAPITRE I.

De la Route de France à Madrid par les Pirenées.



Près le passage des Pirenées, qui est ennuyeux, pénible, affreux, & plein de danger, il faut encore essuyer un genre de supplice des plus cruels ; c'est ce-

A

lui de la faim ; ce fut aussi celui que nous éprouvâmes , ceux qui étoient de ma compagnie, & moi, dans nôtre triste route. Croiriez - vous , Monsieur , qu'en 60 lieües de país , l'homme du monde le plus petit mangeur trouveroit à peine de quoi vivre ? Il n'y a sans doute que l'Espagne dont on puisse proposer un pareil problème. Jugez maintenant comment huit personnes bien affamées devoient se comporter. Pain de safran , vin de bouc le plus puant , étoit pourtant tout ce que nous avions sur cette belle route ; car pour de viande & d'œufs , il n'en est pas fait mention dans leur Calendrier.

Aussi nôtre ventre commençoit à se coller à nôtre dos , tant nos boyaux étoient dessechez , & nôtre ame étoit prête à s'envoler. Enfin , étant arrivez à Madrid nos squeletes commencerent à reprendre vie , après avoir eü l'honneur de baiser les mains de leurs Majestez , auxquelles nous exposâmes la maniere dolente dont les camarades de la Bienheureuse Marie d'Agreda demandent l'aumône au bout du fusil , nous ne tardâmes pas à nous mettre à une bonne table qui nous dédommagea promptement de toutes nos fatigues.

Dans cette longue & ennuyeuse route que nous parcourûmes , je ne laissai pas, Monsieur, de remarquer deux choses dignes de vous être rapportées. La première est l'Eglise d'un lieu que l'on nomme *Tafaila* , dont la structure mignone en bois , & l'ordre d'Architecture , surpassent toute expression. La deuxième est un autre lieu nommé *Corrella* , où la Reine prit les eaux il y a quelques années : c'est un canton tout délicieux , au milieu de la vaste étendue d'un pais inculte & stérile.

L'air y est doux & temperé ; la terre y prodigue abondamment aux habitans les fruits les plus exquis. D'un côté ce sont des noyers , & des oliviers , à l'ombre desquels on peut se promener agréablement , sur un gazon dont le voisinage de la riviere entretient toujours la fraîcheur. La campagne d'ailleurs se trouve ornée par le mélange charmant des vignes , & des grains qui y sont en abondance , & qui fournissent amplement au laboureur & au vigneron la récompense de leur travail. Ce lieu est situé au bas d'une coline ; les habitans y sont plus traitables qu'en aucun autre endroit où j'aye passé. Enfin , si j'étois

4 *Etat present*
Roi d'Espagne, il me semble que ce seroit ce lieu charmant que je voudrois choisir pour mon séjour ordinaire.

CHAPITRE II.

Des mœurs des Espagnols, & de leurs occupations ordinaires.

LEs Espagnols ont du côté de l'esprit d'aussi grands avantages qu'aucun des autres peuples de l'Europe ; aussi sont-ils naturellement orgueilleux, & fort portez à se croire par cet endroit supérieurs à toutes les autres Nations, ce qui fait qu'ils méprisent les étrangers, & n'ont aucune disposition à leur faire la moindre honnêteté, mais beaucoup au contraire à les rançonner, & à les traiter, comme l'on dit, de Turc à Maure : d'où il est réciproquement arrivé jusqu'à present que les étrangers n'ont point eû l'inclination de voïager en Espagne. On ne peut cependant disconvenir des talens qu'ils ont, pour la gravité, la prudence, la fine politique, les intrigues mystérieuses ; s'ils sont lents à prendre leur parti, ils sont aussi fort constans à le suivre pour arriver au but où ils tendent.

On les estime dans la guerre plus propres à deffendre qu'à attaquer. Leur Infanterie a passé pour invincible sous les Regnes de Charle - Quint , & de Philippe second ; elle a encore donné des preuves de sa bravoure sous les Regnes suivans , & jusqu'à la Bataille de Rocroy , où 4000 hommes de cette Infanterie se soutinrent contre tous les efforts de l'armée du Prince de Condé.

Les Espagnols seroient aussi adroits dans toutes sortes d'Arts , soit pour l'invention , soit pour l'exécution , que le sont les Allemans & les François , si leur fierté & leur fainéantise ne les leur rendoient méprisables. A l'égard des sciences , le peu de gens qui s'y appliquent sérieusement ont plus de solidité & de profondeur , qu'ils n'ont de brillant & de subtilité.

Au reste , ils ne sont pas plus sociables parmi eux , entre parens & compatriotes , qu'ils le sont avec les étrangers : rien n'est plus rare que d'y voir des exemples d'une sincere amitié ; l'envie , la haine , la dissimulation , la vengeance , sont des passions qui dominent parmi eux si ouvertement , & si nécessairement , pour ainsi dire , que le

peu d'étrangers qui s'espagnolisent, sont en quelque façon forcez de les adopter. La contrainte où ils tiennent les femmes contribuë beaucoup à les peu humaniser entre eux ; car les femmes dans les pais où elles ont une honnête liberté, ont l'art de lier, même entre les hommes, une douce societé.

Quoique les Espagnols soient magnifiques aussi bien dans leurs repas de cérémonie que dans toutes les autres choses où le faste peut seconder leur vanité, ils se contentent de peu dans leurs repas ordinaires. Leur dépense en habits est très-médiocre. Leur jeu est généralement plus sage & plus modéré que par tout ailleurs. Quant à la Religion, on peut dire que dans le Royaume qui se dit Catholique, le vrai Catholicisme y est plus masqué & plus défiguré que par tout ailleurs, par une infinité de superstitions qui étouffent & absorbent la solide pieté ; de telle sorte, qu'elle n'y est presque pas connuë ; l'ont ne croit rien avancer de trop, en disant, que la Religion est dans ce pais là toute dans la montre, & rien dans le fond ; c'est là le bel effet que produit la crainte de l'Inquisition.

Les occupations du Roi se partagent entre ses actions de pieté, auxquelles il est fort régulier, un travail réglé avec ses Ministres, & ses exercices de récréation. Le jeu du mail est celui entre autres auquel il donne quelque tems chaque après-dinée. Il y jouë avec quelques François; il y est fort adroit, aussi bien qu'à tous les autres jeux, qui peuvent convenir à un grand Prince. La chasse est encore un de ses exercices favoris.

Le plaisir des femmes est presque la seule occupation des Grands, au moins de ceux qui ne sont pas dans le Ministère, ni dans les emplois qui demandent beaucoup d'application, ou qui les engagent à faire leur cour avec assiduité. Ils ont tous leurs maîtresses entretenues, auxquelles ils donnent beaucoup plus de tems qu'à leurs femmes legitimes, qui n'ayant pas sujet d'être contentes d'eux, par le peu d'égards qu'ils ont pour elles, ne cherchent que les occasions de se vanger, par quelque intrigue secrette, des infidelitez qu'ils leur font.

Les gens d'un état médiocre, qui sont à leur aise, imitant les Grands au-

tant qu'ils peuvent, vivent à peu près de la même maniere. Pour ce qui est du peuple, la fainéantise est toute son occupation. Le matin le chocolat, l'après midi les liqueurs à la glace, & ensuite la promenade. Celle où l'on se trouve en été est à l'extrémité de la ville, le long du *Retiro*; quoique la ville de Madrid ne soit ni si grande, ni si peuplée à proportion que la moitié de Paris, on y voit tous les jours autant & plus de Carosses que l'on n'en voit au Cours, & aux Thuilleries, parcequ'un artisan aime mieux se priver des choses nécessaires à la vie, que de ne pas avoir cette commodité.

On peut même dire que ce peuple commence déjà à se franciser; l'on voit quelquefois des Cavaliers, avec les Espagnoles, qui ne sont plus si farouches. Ce n'est chez certaines gens que la nécessité qui les oblige à porter encore des *gonilles*, parceque cet habit est de beaucoup moindre dépense; mais il est très-sûr qu'on les quittera insensiblement, & que dans quelques années de paix on n'en verra plus gueres.

Comme les biens des particuliers consistent plus en argent comptant,

qu'ils ne sçavent pas faire valoir dans le commerce, ou constituer en rentes, comme l'on fait en France, il s'ensuit que cet argent mal œconomisé dure peu de tems, entre les mains de celui qui le possède; ce qui fait que l'on voit en Espagne beaucoup de gens ruinez en peu de tems: car qu'un pere de famille amasse du bien dans les Charges, & dans les Gouvernemens que le Roi lui donne, comme il ne sçait pas le faire profiter, il le dépense à mesure, après quoi il faut qu'il fasse des Croix de Malte.

Mais à quoi, me demanderez-vous, les Espagnols peuvent-ils dépenser leur bien? Selon vous, ils vivent sobrement, ils sont modestes dans leurs habits; le voici. On plaide en Espagne fort volontiers pour un petit sujet; la même constance qui leur fait soutenir avec fermeté tous les projets qu'ils forment, leur fait aussi appeller la plus fine chicane à leur secours, pour suivre un procès jusqu'à leur entière ruine.

En second lieu les Grands aiment le faste, & pour paroître avec éclat, il leur faut de grands équipages, des carrosses à six mules, des chevaux de selle,

un grand nombre de Pages & d'Estafiers. De plus, les Espagnols ont tous une maîtresse, & s'ils n'en ont point quand ils se marient, dès le lendemain il leur en faut une; il faut de plus qu'elle ait les mêmes habits, pareil nombre de domestiques, semblable équipage, & une table tout du moins aussi bonne que la femme légitime. Ils s'en font honneur, & seroient très-fâchez que tout le monde n'en fût pas informé. La plupart sont Comédiennes; le lendemain des nôces l'habit de la femme le plus riche leur appartient.

Quand par hazard ils n'auroient pas le mal du país en naissant, ils ne se font pas un scrupule de l'aller gagner chez la Donzelle, & d'en faire present à leurs femmes; ils se vantent encore de ce bel exploit, comme d'une faveur qu'ils ont méritée au service des Dames. Ils en font même avec elles le sujet de leurs conversations; elles ne font pas de difficulté de leur demander, *como andan sus buvas*. Aussi ne font-ils pas vieux os, peu de ces gens là arrivent jusqu'à soixante ans; c'est là, comme vous voyez, un troisième moyen des plus surs pour dissiper leurs grands biens en peu de tems.

Cependant quelque prévenus que soient les Espagnols en faveur de leurs anciens usages , il s'en trouve pourtant quelques-uns qui blâment leur país en bien des choses ridicules qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y voir , sur tout quand ils ont voyagé dans les país étrangers. Il est vrai que le nombre n'en est pas bien grand : car si les autres peuples de l'Europe n'ont pas de penchant à voyager en Espagne , les Espagnols réciproquement n'ont pas eû jusqu'ici beaucoup de goût pour voir les autres Etats de l'Europe , comme font les Allemans , les François , & les Anglois. Ils ont été plus enjoüez des voyages du nouveau monde , où ils font mieux leurs affaires , & où ils ont plus de lieu de donner à leur fierté tout l'effor qu'elle demande , en réduisant ces pauvres peuples dans l'esclavage le plus dur.

J'ai vû quelques Espagnols qui passoient condamnation sur beaucoup d'articles. Ils trouvoient mauvais qu'il y eût parmi eux tant de défiances , d'animositez , & si peu de societé. Ils se plaignoient de la puanteur des ruës , sur tout en été , par la liberté que l'on

a d'y jeter toutes sortes d'immondices, sans que la police intervienne pour en procurer le nettoiyement, comme l'on fait dans toutes les villes un peu considerables des autres Royaumes ; d'autant plus que cette négligence contribü beaucoup au provignement de certains insectes que l'on appelle cousins, qui sont les parens du monde les plus incommodes & les plus maudits, aussi bien qu'à rendre la poussiere, qui s'éleve dans les grandes chaleurs, capable d'empoisonner la respiration.

Ils se récrient encore avec beaucoup de raison contre l'impunité de toute sorte de crimes, causée par les aziles des Eglises dont on abuse étrangement, & qui bannit absolument d'une ville capitale toute seureté & tranquillité. Ils se moquent ouvertement de la bigotterie du peuple, des singeries, du badinage, & des honteuses superstitions que les Moines non-seulement autorisent, mais qu'ils substituënt très-indignement aux devoirs de la Religion les plus essentiels, ce qui scandalise tous ceux à qui il reste quelque étincelle de pieté solide.

Du nombre de ces Espagnols plus senez & moins prévenus que les autres, est Dom Fernando de Figueroa, originaire de Biscaye & né Indien, homme d'un mérite distingué, sur qui le Roi semble avoir jetté les yeux pour être Sous-Gouverneur du Prince des Asturies. Ce Gentilhomme a commencé de voyager dès l'âge d'onze ans dans toutes les Cours de l'Europe, & a merveilleusement profité de ce qu'il a vû. Il m'a paru avoir des manieres plus Françaises qu'Espagnoles, le Roi ne peut sans doute choisir un sujet plus digne pour remplir un tel poste. S. M. paroît plus embarrassée pour un Gouverneur. On voudroit bien que ce fût un Espagnol; mais on n'en trouve point encore qui ait toutes les qualitez qu'on lui désire, il ne reste cependant que peu de tems pour y penser, car à l'âge de sept ans, selon *l'étiquette*, il faut faire la maison du Prince.



CHAPITRE III.

*Remarques sur les pratiques exterieures
de Religion.*

JE n'ai pû d'abord être si bien instruit que je l'aurois désiré sur le culte Ecclesiastique exterieur ; parceque les gens de ce pais , peu communicatifs de leur naturel , sont encore beaucoup plus réservez dans les conversations qu'ils sont obligez d'avoir avec les François. Sur cette idée j'avois cru mieux faire de tâcher à m'éclaircir sur cet article avec un François Espagnolisé , qui est à Madrid depuis 43 ans. Je l'avois engagé à me donner par écrit quelques remarques sur le culte exterieur de la Religion , croyant qu'il se rendroit plus traitable à mon égard que les Espagnols naturels ; mais j'ai été trompé dans mon attente ; car après m'avoir fait attendre plus de 15 jours , suivant sa maxime *poco à poco* , qu'il a d'abord mise en usage , il ne m'a donné que quelques réflexions vagues sur la maniere de vivre des Espagnols , & pas un mot sur les matieres Ecclesiastiques.

Je suis persuadé, Monsieur, que cette maniere d'agir ne vous surprendra point trop, quand vous sçaurez que nos pauvres François perdent ici presque tous ces manieres honnêtes & polies qu'ils ont chez eux, pour se livrer à l'envie, à la vengeance, à la calomnie, & à la grossiereté, qui sont les belles manieres & les belles passions qui regnent ici, & qui sont l'ame, ou pour mieux dire, l'horreur de la société des gens de ce pais, où les inclinations du commun des hommes sont aussi différentes des nôtres, que le climat l'est de celui de France.

Ainsi, Monsieur, tout ce que je puis vous dire à present sur ce point, est que Madrid, quoi que presentement Capitale d'Espagne, n'est ni Evêché, ni Archevêché; cette premiere ville du Royaume releve pour le spirituel de l'Archevêché de Toledé, dont le Titulaire est Primat de toute l'Espagne, Grand Chancelier de Castille, & premier Conseiller d'Etat; son Archevêché lui vaut 400000 écus de rente. Le Patriarche de Constantinople fait la fonction de Grand Aumônier. Il est frere du Duc de Gandie, de la famille Borgia,

qui a le privilege de manger gras toute l'année, excepté le Vendredy Saint, à cause qu'elle a donné trois Papes à la Chrétienté : ce droit s'étend même jusqu'à ceux qui mangent à leur table.

Les Evêques sont toujouts en longue soutane violette, & en camail. Les habits des Prêtres sont une soutane de foye noire, qui est couverte d'une espèce de robe de chambre, sans manches, & un manteau long d'étoffe de laine, qu'ils ne retrouffent pas sous le bras, avec tant de soin qu'en France. Ils n'ont point de rabat, mais une espèce de collet comme les Jésuites. Leurs cheveux sont fort courts, ils en reservent seulement un toupet des deux côtez qu'ils passent derriere l'oreille. Leurs chapeaux sont doublez de taffetas. Les Eglises sont très-riches, & très-magnifiques : il y entre pourtant un peu de colifichet : on y sonne presque continuellement.

CHAPITRE IV.

Leur Musique d'Eglise.

LA moleffe & la nonchalance des Espagnols paroît dans leur maniere de

sonner, comme dans le reste de leurs actions. Ils ont deux cloches à chaque Eglise, qui sont assez petites, & qui ne sont point à couvert dans un clocher, comme les nôtres, mais immédiatement au dessus du portail, exposées aux injures de l'air. Leur grande Messe se dit en musique. Ils ont naturellement beaucoup de disposition à chanter mal, & pour peu qu'ils veuillent donner d'agrément à leur voix, on aimeroit autant entendre jurer des chats.

Pour soutenir une si charmante musique, ils se servent d'un cornet à bouquin, qui n'entonne au plus qu'une douzaine de notes, & qui les répète continuellement. Les serins qui sont dans toutes les Eglises en quantité, font une symphonie glapissante, beaucoup plus agréable que leur chant. Leur coutume est d'éventer le Prêtre pendant la Messe avec un grand éventail, sur tout au *Confiteor*, au *Sanctus*, à l'élevation, & presque à chaque moment de la Messe.



CHAPITRE V.

Leurs Predications.

Tous leurs Sermons ne sont composez que de gestes impertinens, de mauvais discours, de comparaisons de nôtre Seigneur avec Aristote, de ce qu'il y a de plus saint avec le plus profane & le plus fabuleux, de citations de Platon, & d'anciens Auteurs, même généralement décriez pour la Morale. Ils prétendent après cela qu'on leur est encore fort obligé de s'être moderez, dans ces derniers tems, jusqu'au point de garder le silence sur les affaires d'Etat, & de ne se pas déchaîner jusqu'à l'emportement contre les Grands, & le Roi même, quand quelque chose n'est pas selon leur goût, comme ils avoient coutume de faire autrefois.

Les Vêpres les plus solennelles sont chantées en musique, la veille de la fête: quand elles sont finies, un Musicien chante en Espagnol, devant le S. Sacrement, les pelerinages de la sainte Vierge.

CHAPITRE VI.

Comment on se comporte à l'Eglise.

VOilà , Monsieur , ce que j'ai scû d'abord du culte extérieur de la Religion , qui est à mon sens , beaucoup moins édifiant qu'en France , & en d'autres Etats de l'Europe , la superstition & le faste y entrant pour la meilleure part. Au reste , les grands chapellets dont les Espagnols se parent ne rendent pas leur devotion plus solide , & ne les empêchent pas de causer & de rire dans une Eglise , d'y garder des postures indécentes , & d'y tenir des discours dont tout homme raisonnable ne peut s'empêcher d'être scandalisé.

Quelques particularitez qui vont suivre ne sont venues à ma connoissance que depuis un plus long séjour que j'ai fait dans ce pais.

1°. Toutes les Eglises , tant grandes que petites , sont à peu près bâties sur le même dessein que l'Eglise de S. Louis des Jésuites de la rue S. Antoine à Paris. L'architecture en est toute semblable ; les chapelles y sont placées dans la même disposition.

2°. Soit Parroisses, soit Couvents, les chœurs des Ecclésiastiques, ou des Religieux ne sont point en bas, comme en France, près le grand Autel; ils sont tous en haut, au dessus de la grande porte, à l'endroit où est la tribune des orgues & des Musiciens en l'Eglise de S. Louis des Jésuites à Paris, ou à la tribune où les Chanoines Réguliers du petit S. Antoine chantent leur Office.

3°. Toutes les Eglises, comme je l'ai dit d'abord, sont très-riches & magnifiquement ornées. Les devants d'Autel d'argent massif, qui sont peu communs en France, y sont très-fréquents. Le grand Autel est dans beaucoup d'endroits le moins orné, pendant que les Chapelles de la Vierge sont d'une richesse immense, tant pour la peinture, que pour la dorure, & l'argenterie. Sur un Autel seul il y aura des 40 & 50 vases pleins de fleurs artificielles, tous d'argent massif, les pupitres qui portent les Missels sont de vermeil dans beaucoup d'Eglises, aussi bien que le Canon, le *lavabo*, & l'Evangile selon S. Jean. Burettes, sonnettes, plats, chandeliers, lampes, le tout d'argent massif, d'un travail très-exquis.

4°. Jamais le peuple ne chante à l'Office dans l'Eglise ; tout ce que l'on permet aux laïques est de répondre, *ora pro nobis*, quand on sort en procession. C'est là sans doute un excellent moyen de les conserver dans l'ignorance. Le plus souvent même, & en beaucoup d'endroits, c'est un Prêtre seul qui chante l'Introite en plein chant, aussi bien que l'Offertoire & la Communion.

Quelque grande fête que ce soit, il n'y a jamais d'orgue au *Gloria in excelsis*. Pendant l'élevation les orgues jouent toujours au *Sanctus*, à la première & à la seconde élévation, à l'*Agnus Dei*, au *Domine non sum dignus* ; quand il y a quelqu'un qui communie, il se fait dans l'Eglise un si grand tintamarre qu'on ne s'y entend pas. A chacun de ces endroits de la Messe, que je viens de désigner, chaque Espagnol, ou Espagnole, se donne sur l'estomac trois coups de toute sa force ; plusieurs par zèle redoublent la doze. Tout le petit peuple a des corsets de buffle, ou en a du moins des plastrons sur l'estomac ; de sorte que si l'on n'est pas prévenu là dessus, & qu'il y ait peu de monde

dans une Eglise , lorsqu'on entend un particulier au fort de sa devotion se frapper ainsi sur son buffle , on croiroit que ce seroit un gros platras , qui tomberoit du haut de la voute en bas. Les plus fervens frappent le plus fort ; ainsi il est aisé de juger du carillon continuel que l'on entend aux grandes fêtes dans les Eglises où l'on dit trois ou quatre Messes en même tems.

5°. Jamais aucun Espagnol ne se sert de livre pour lire dans l'Eglise : tous ont des chapelets , ou leurs doigts leur en servent ; c'est à quoi l'on distingue dans une Eglise le François de l'Espagnol. Ce n'est point au reste une malhonnêteté en Espagne de roter au nez des gens ; très-souvent , dans l'Eglise , on entend de bonnes femmes qui font des rots effroyables , & qui disent ensuite, ah, ah, bon Dieu ! *ah, ah, buen Dios.* J'étois quelquefois surpris , que priant Dieu , sans songer aux Espagnols , un qui étoit à côté de moi me rottoit dans l'oreille. Je vous avouë que la premiere fois j'en fus scandalisé ; je m'en plaignis à quelques François , mais mon étonnement cessa bientôt , quand on me dit que Monsieur le Duc d'Orleans vit roter à

son nez des Grands d'Espagne, à qui il donnoit à dîner.

6°. Toutes les Eglises, ou du moins, les plus fréquentées, sentent mauvais, à cause de l'ail que mangent les Espagnols. Elles sont toutes couvertes de nattes pendant six mois de l'année, ce qui est aussi propre que respectueux, parcequ'on n'entend marcher personne.

7°. La cire n'est point du tout belle en Espagne, au moins celle qui est à l'usage des Eglises, où l'on n'est pas curieux de beaux cierges, comme on l'est en France. Il n'y a point de croix sur le dos des chasubles des Prêtres, comme on en voit chez nous, & l'on n'y arrange point proprement le voile sur le calice, quoi qu'il y en ait de très-riches; ils le mettent autour, tout en chiffon; je n'ai vû qu'à la chapelle du Roi mettre le voile sur le calice, à la manière de France.

Le Prêtre dit tout le *Kirie eleizon*, sans que le répondant s'y mêle, il ne prend point de vin à la seconde ablution: je le sçai pour avoir vû dire, & servi moi même des Messes. Le répondant ne souleve point non plus la chasuble du Prêtre à l'elevation, com-

me en France , parcequ'il a les deux mains occupées , la gauche à sonner , & la droite à frapper son estomac.

8°. Dans les maisons Religieuses les Messes s'y servent avec aîsez de majesté. Les Religieuses entretiennent une demie douzaine de jeunes clerics , qui servent toutes les Messes en surplis. Ils ont des soutanes , dont les queuës ont près de deux aunes de long , de sorte que cela a un air tout pompeux , à voir sortir les Officiers deux à deux des Sacrifices. Les Prêtres n'ont point de soutanes si longues , parcequ'il seroit à craindre qu'ils ne tombassent , en donnant la communion.

Pendant la grande Messe la fonction des Acolytes est de rester sans branler , leurs longues queuës étalées , les bras en croix , debout , l'un d'un côté de l'Autel , & l'autre à l'opposite , comme nous voyons à Paris les derniers induits à S. Paul , aux Messes de cérémonie.



CHAPITRE VII.

Leur maniere de Communier.

IL n'y a jamais plus de deux Autels où l'on communie, c'est-à-dire, le grand Autel & la Chapelle de la Vierge : dans la plûpart des Eglises il n'y a même que la Chapelle de la Vierge, où l'on reçoive nôtre Seigneur. Quand il y a quelqu'un qui veut communier on sonne la sonnette, comme si on levoit le bon Dieu ; aussi-tôt tous les assistans frappent leur poitrine ; & dès que l'on a communié, il y a une petite cuvette ovale portative, de cristal, ou d'argent, pleine d'eau, dont on donne à boire à tous ceux qui ont communié, quand ils seroient deux cent. Le répondant suit le Prêtre, & en donne à boire une gorgée à chacun.

Il faut convenir que cela est fort éloigné de la propreté, & même de la décence, attendu que l'on n'essuye pas toujours l'endroit où l'on boit ; outre qu'il arrive assez souvent que les répondans jettent l'eau qui a servi à laver dans cette cuvette, & la donnent en

ensuite à boire aux communians , ce qui est encore plus mal-propre.

On ne permet jamais aux pauvres de demander dans l'Eglise ; quand il y en a qui le font , le moindre particulier , pourvû que ce soit un homme , est bien autorisé à les chasser , & à les faire sortir tout haut. Les pauvres sont tous rangez aux portes des Eglises ; ceux qui ont dévotion leur donnent. On ne voit que pauvres dans les ruës , & on ne sçauroit faire un pas sans en trouver de prodigieuses quantitez.

Les Prêtres n'ont pas de soutannes , comme en France , mais des especes de robes de chambre , noires , sans manches , & sans boutons , dont ils font croiser un côté sur l'autre. Ceux qui sont de famille , & un peu aisez , les ont de soye , leurs chapeaux sont comme j'ai dit doublez de tafetas , non seulement en dedans , mais même en dehors , dans toute la circonference du dessous des bords.

Enfin , quoique ce soit une grande irrévérence , & très-criminelle , de causer dans l'Eglise ; sur tout pendant l'Office Divin , cependant on se donne communément cette licence en Espagne ; non

seulement on y cause, mais on y rit, on y parle d'affaires seculieres; les Dames qui sont dans les tribunes, ont du haut de l'Eglise le langage des doigts, pour se faire entendre à leurs galants, qui pour y répondre tournent souvent le dos à l'Autel.

Je dis que les Dames sont dans des tribunes; car il faut sçavoir que presque toutes les Eglises sont entourées de maisons dans lesquelles les bourgeois aisez ou des gens de qualité ont de ces tribunes, qui répondent dans l'Eglise voisine. Plusieurs y ont même des Chapelles, où ils font dire des Messes; il y a de ces Chapelles qui sont très-riches & très-ornées. Les Dames entendent ainsi la Messe sans sortir de chez elles, & n'ayant pas d'ailleurs la liberté de parler autre part à ceux qu'elles aiment, & autrement que par les doigts, elles sont très-sçavantes en cet art de s'exprimer.

La fête d'une Eglise se connoit par l'herbe verte, qui est parsemée au dehors & au dedans; la paille au contraire que l'on voit devant les portes, désigne la mort; aussi en repand-on dans l'Eglise, lorsqu'on y fait des enterremens.

L'on ne fait point ici de fosse comme en France, on leve seulement une des tombes de l'Eglise, & avec cet instrument que les pauvres appellent une Demoiselle, on enfonce à force de coups les corps brisez des pauvres défunts, qui se trouvent sous cette pierre. Les parens vont ensuite tous les Dimanches sur leur fosse, y allument de petites bougies, & y portent un pain, dont le Prêtre profite pour la peine de son *Requiescat*. La sonnerie ne se fait point en branle: c'est une cloche seule dont le battan frappe un coup en montant, & un autre en descendant, après avoir resté entre les deux coups renversée en l'air, l'espace d'un *Avé Maria*.

CHAPITRE VIII.

Leurs Baptêmes.

ON ne baptise tous les enfans qu'au bout de neuf jours; quand un enfant seroit dans un danger prochain de perdre la vie par quelque cause que ce soit, ils n'auroient pas seulement la précaution de l'ondoyer; quand on leur fait quelque remontrance là-des-

fus, hé bien, disent-ils, c'est un enfant de plus dans les limbes. On ne les baptise même très-souvent qu'après trois semaines ou un mois de leur naissance, à moins qu'il n'y ait danger de mort. Cependant on les oblige de se confesser à cinq ans, & de communier à neuf, peutêtre par la raison que chez eux *malitia supplet etatem.*

CHAPITRE IX.

*Leur maniere de porter les Sacremens
aux malades.*

Lorsque l'on porte Nôtre Seigneur aux malades en ceremonie, il y a deux hommes à côté du Carrosse, où est le Prêtre, qui portent chacun un flambeau, & un Clerc qui est à la portiere sonne la clochette; mais pour l'ordinaire le Prêtre seul envelopé de son manteau noir marche dans les rues sans autre distinction que celle d'une sonnette qui le precede.

Il est vrai que s'il se présente un carrosse sur sa route, celui qui est dedans en sort, & le Prêtre y entre sans ôter son chapeau. Aux remontrances que je

leur ai faites sur ce peu de décence, ils m'ont dit que quand le Roi sortoit *incognito*, alors le cocher avoit toujours son chapeau sur sa tête. De même, m'ont-ils dit, Dieu qui va chez un malade, y va pour lors *incognito*. La seconde raison qu'ils m'en ont donnée, est qu'on ne portoit le S. Sacrement par les ruës, qu'avec une grande pompe, & beaucoup de ceremonie, & que pendant ces préparatifs le malade, qui attend toujours à l'extremité pour recevoir les Sacremens, pourroit bien passer dans l'autre monde sans recevoir le S. Viatique : mais la meilleure raison qu'ils alleguent là-dessus, est que c'est un reste d'usages introduits du tems des Maures, où crainte de quelque irrévérence l'on n'osoit porter publiquement le S. Sacrement, pendant qu'ils étoient les maîtres de l'Espagne.

CHAPITRE X.

Leurs Mariages.

LE consentement des parties suffit pour rendre un mariage valide ; une fille de famille peut se marier au dernier

des malheureux , malgré son pere & sa mere. Le Grand Vicaire la va prendre dans sa maison , & la conduit dans un Couvent , jusqu'à ce que tout soit prêt pour le mariage : on contraint même les peres & les meres de donner à cette fille la même dot qu'ils ont déjà donnée à d'autres ; ou si c'est la premiere qu'ils marient , on les oblige à lui donner une somme raisonnable , selon leur état.

Elles sont mariées dans leur maison , par leur Curé , en presence de deux témoins , dont il inscrit les noms sur son registre. Il en est de même des garçons ; quand un jeune homme a été voir deux fois une Demoiselle , on envoie querir l'Archidiacre , qui les marie sans forme de procès. Lorsqu'un fils de famille fait un enfant à une servante , ou qu'une fille se fait engrosser par un valet , ce qui ne manque guere d'arriver quand elle en trouve l'occasion , afin de se dédommager de la contrainte où elles sont toutes , lors , dis-je , que cela arrive , il suffit que l'un des deux se plaigne à l'Archidiacre ; ils sont mariés sur le champ , malgré l'opposition des pere & mere , & l'inégalité des conditions.

Quand je leur ai demandé pourquoi le futur époux ne conduisoit point sa future à l'Eglise, pour remplir le devoir de soumission que les Chrétiens lui doivent ? Ils m'ont répondu que l'Eglise étoit une bonne mere, qui ne cherchoit qu'à épargner à ses enfans un reste de pudeur, que l'on a coutume d'avoir en cette occasion. Leurs contrats de mariage se traitent presque de même que dans la coutume de Paris. Il y a entre les futurs communauté, que l'on appelle en Espagnol *Bienes gananciales*, laquelle communauté se partage de même que chez nous. Le mari reconnoit avoir reçu la dot de sa femme, à laquelle il constitue un douaire, si bon lui semble, cette constitution n'étant pas d'un usage ordinaire dans leurs contrats, comme dans les nôtres. Le mari qui n'a point d'enfans, peut par son testament laisser tout son bien à sa femme, & réciproquement la femme à son mari, en frustrant ainsi de leur succession leurs héritiers naturels. Les époux vont au bout de l'an à la parroisse recevoir l'anneau, & achever la ceremonie du mariage, après quoi les enfans de ce mariage sont declarez légitimes. Les en-

fans trouvez sont censez nobles, dès qu'ils peuvent prouver qu'ils ont été exposez, l'on aime mieux présumer qu'ils sont nez d'un Gentilhomme que d'un roturier.

CHAPITRE XI.

Leurs Processions, & celle du Vendredy Saint.

ON solemnise les veilles de fête & les Processions par les fusées que l'on tire. Je me souviens d'avoir vû au mois de Juin dernier une procession que fit la Paroisse de S. Paul de Madrid, pour avoir de la pluye, où je fus très-scandalisé des singeries & des sauts périlleux que firent devant le S. Sacrement plusieurs baladins, qui me rappellerent dans la mémoire toutes les sottises dont nos Saltinbanques de la foire S. Germain amusent nos badauts.

Cependant rien ne réjouit davantage le peuple d'Espagne, que ces sortes de bouffonneries; lorsque l'on doit faire une procession, on lui voit quêter dans toute la Paroisse des poulets, des pigeons, du pain, du vin, & de tout ce

qu'on a ramassé, ils en font une réserve, qu'ils appellent *de la comida*, dont les Prêtres & les baladins mangent très-volontiers. Vous pourrez juger, Monsieur, des Processions ordinaires, par celle du Vendredi Saint dont je vais vous faire la description.

La Procession vient de loin, en face du Château, & commence à paroître d'une arcade qui est au fond de la Cour. Elle s'avance insensiblement vers le Château, chaque chose digne de remarque s'arrête au pied de ce Palais, afin que le Roi, & la Reine, placez sur l'un des balcons avec toute leur Cour, puissent admirer à leur aise ce beau spectacle. Cette marche, qui est composée de plus de 4000 hommes, dure plus de deux grandes heures à passer.

On voyoit d'abord une grande bannière noire, suivie de près de 200 Jardiniers, tous en habit noir, marchant deux à deux, un cierge à la main, & suivis d'un grand crucifix, avec son pied d'estal, porté sur les épaules de 12 hommes, comme nous voyons porter à Paris l'Arche de S. Paul à la Fête-Dieu. Les cheveux du Bon-Dieu crucifié étoient si longs, qu'ils lui venoient

jusqu'à la ceinture ; depuis la ceinture jusqu'aux genoux , il avoit un jupon de toile fine , à dentelle.

Après ce Crucifix , marchoient 100 Jardiniers , qui étoient suivis d'un tombeau de Nôtre Seigneur plus grand que le naturel , orné de fleurs , & porté par 20 hommes , ou environ , comme le furent dans la suite toutes les autres choses dont je parlerai. Aux côtez de ce sépulcre il y avoit douze gardes ; le Jardinier du Roi marchoit seul , devant le tombeau , habillé magnifiquement. Les gardes des tombeaux étoient armez de pied en cap , avec le casque en tête , & des aigrettes comme les dépeignent nos Graveurs. Ils étoient cuirassez devant , derriere , aux cuisses , aux bras , & aux jambes ; ils tenoient de la main gauche une hallebarde , & marchoient avec emphase , tournant fierement la tête , & frappant souvent le pavé de leurs hallebardes. A voir leur contenance , il sembloit qu'ils fussent eux-mêmes bien persuadez qu'ils gardoient véritablement Nôtre Seigneur. Leur marche étoit des plus insolentes , & l'on auroit crû qu'ils auroient voulu effectivement inspirer de la frayeur au peuple.

Ce qui étoit de plus plaifant, c'est que ces foldats, qui repréſentoient ceux que Pilate avoit ordonné pour la garde du tombeau de Nôtre Seigneur, & qui pour lors n'avoient pas aſſurément envie de pleurer, ces foldats, dis-je, tenoient de leur main droite un mouchoir, & s'eſſuyoient de tems en tems les yeux, ce qui donnoit envie de rire aux perſonnes de bon ſens. Il y avoit environ 100 foldats de cette fabrique, qui étoient à côté de tous les tombeaux, parceque chaque corps de métier que je vais nommer, fait porter ſon tombeau particulier à cette Proceſſion.

Après les Jardiniers venoient 300 Boulangers tous deux à deux, comme les autres corps; le Boulanger du Roi marchoit ſeul, à la tête du tombeau. Ils avoient plus que tous les autres, une jolie fille de 18 ans, habillée magnifiquement ayant de beaux cheveux blonds, pendans juſqu'à la ceinture, qui repréſentoit la Madelaine. Elle tenoit un mouchoir à ſa main; le fond de ſon habit étoit bleu, relevé de fleurs d'or. Elle étoit ſi triſte de la mort de Nôtre Seigneur, qu'elle regardoit éffrontément à droit & à gauche; ſon viſage

paroissoit aussi affligé , que celui d'une Comédienne qui jouë sur le Théâtre un rôle bouffon.

Ces Boulangers étoient suivis de plus de 200 Charpentiers , maîtres , ou garçons ; le Charpentier du Roi marchant seul , à la tête du tombeau de sa compagnie.

Cent Architectes parurent ensuite , avec leurs représentations , comme les précédens , mais il paroissoit de plus un spectacle de la croix , c'est-à-dire , la Sainte Vierge , qui avec plusieurs autres, comme S. Jean, la Madelaine, &c. voyoit Nôtre Seigneur mourant. Tous ces personnages faits de carton , étoient de grandeur humaine.

On voyoit ensuite une trentaine de petits Anges , deux-à deux, disposez de distance en distance, dans le corps de la procession. Ils étoient habillez d'une étoffe de damas rouge & blanche , ayant des aîles , & une couronne d'épines vertes sur la tête. L'un tenoit une lance ; un autre l'éponge ; celui-là la couronne d'épines ; celui-ci la lanterne à Judas ; un autre les dez sur un plat ; deux autres la robe ; un les verges ; deux autres un petit poteau ; l'un du fiel ,